

Une semaine, un livre

N°560 bis, 5 mai 2023

Jérôme Schmidt

La vie konbini

Les Arènes/Komon 2024

116 pages

L'auteur vit au Japon. Saisissant l'occasion de la visite d'un ami, il propose une description de la vie quotidienne japonaise en l'abordant par le prisme des « konbini », ces petits supermarchés ouverts 24 heures sur 24 et omniprésents dans le pays.

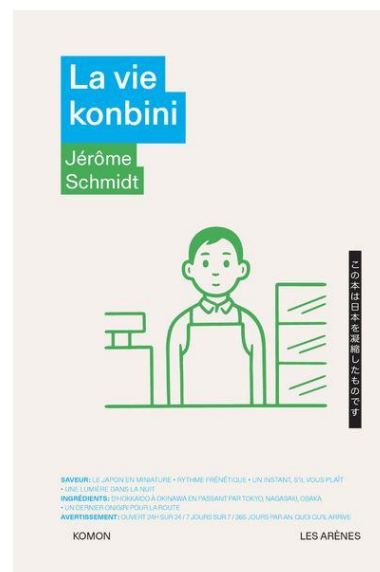
Créés à la fin des années 60 sur le modèle américain et devenus populaires dans les années 90, les *konbini*, abréviation du terme « convenient store », font partie du paysage urbain japonais. Il y en aurait plus de 50 000, dont 7 000 rien qu'à Tôkyô. On y trouve tout ce qui peut être utile dans la vie quotidienne : depuis l'alimentaire de base jusqu'aux boissons alcoolisées en passant par les produits ménagers, les magazines, les billets de spectacles, le retrait d'argent...

Dans son livre, Jérôme Schmidt évite habilement trois écueils : d'abord le simple documentaire rébarbatif, en introduisant un aspect romanesque avec la visite d'un ami et leur voyage à travers le pays, de Hokkaido à Okinawa en passant par Kyôto et Tôkyô ; ensuite, l'encyclopédie, en n'apportant pas toutes les informations, gardant ainsi une part de mystère ; enfin, les poncifs, en s'intéressant plus particulièrement à la population marginale et nocturne qui fréquente ces *konbini* ainsi qu'aux employés de ces magasins qui sont le plus souvent des travailleurs étrangers en provenance d'Asie du Sud-Est dont la carte de séjour est liée à leur emploi dans des conditions pas toujours faciles.

Jérôme Schmidt apporte ainsi une véritable réflexion sur la société japonaise au-delà de la description, intéressante au demeurant, du système des supermarchés ouverts en permanence, grâce à sa fréquentation des milieux interlopes et noctambules et à son intérêt pour les couches défavorisées de la population. Malgré quelques imprécisions et approximations, *La vie konbini* est un livre intéressant pour comprendre un peu plus de ce pays si complexe, même pour les habitués du Japon.

.

Jérôme Schmidt est né en 1977. Il est journaliste, éditeur (créateur des éditions et de la revue Inculte), traducteur, documentariste (France 5, Arte), passionné de musique, de contre-culture, de poker (rédacteur en chef du magazine Poker 52) et du Japon où il est allé plus d'une centaine de fois en vingt ans. Il a publié onze livres dont cinq traitent du Japon.



Une semaine, un livre

Extrait :

Le soft power japonais ne se limite pas à la culture otaku, manga et animation en premier lieu. Pour les amis que je retrouve au hasard de mes séjours dans le pays, le konbini fait partie de la culture nipponne, au même titre que les temples, les sanctuaires ou autres cantines de minuit. Je me demande souvent comment de telles franchises aseptisées, nées aux États-Unis avant de connaître un large renouveau populaire au Japon dans les années dorées de l'après-guerre, ont pu s'imposer ainsi dans le paysage architectural et mental de tout l'Archipel. Avec le konbini est né un style de nourriture, ses codes, ses best-sellers et même plus récemment, des lignes de vêtements ou des morceaux de musique que chacun a en tête. Malgré la dimension normative de ces dizaines de milliers d'échoppes aux enseignes qui varient selon les régions ou les rues (7-Eleven, FamilyMart, Lawson, Daily Yamazaki, Seico Mart, Ministop, etc.), chacune a réussi à instaurer sa singularité, ses tendances, et même à créer ses tribus.

En plein été, j'ai fini par suivre mes amis dans ces temples réfrigérés afin de profiter des services gratuits proposés par ces magasins ouverts 7j/7, 24 h/24, 365 jours par an. Au fil des années, j'y ai pris mes habitudes, préférant inconsciemment faire un détour pour un fraisier ou un « chou cream » chez Lawson (la crème y était plus onctueuse) plutôt que dans une autre franchise, changeant de sortie de métro afin de pouvoir acheter un jus de kiwi fraîchement pressé chez Family Mart en guise de petit déjeuner, ou pour avaler honteusement un cheat meal nocturne consistant en plusieurs râpés aux pommes de terre industriels gras et addictifs. Mes amis avaient raison : les konbinis, on est toujours amené à y retourner.